

INFORMATIONS

LE DÉFI DE L'ETHNO-AGRONOMIE

Réflexions d'un agronome sur une opération de développement menée avec des ethnologues sur les plantations paysannes d'hévéas du Sud de la Thaïlande

Igor BESSON*

«L'idéal serait qu'une mission ne parte pas sans son géologue, son botaniste et ses ethnographes. On réduirait ainsi les frais généraux ; d'autre part, un anthropologue peut se révéler sociologue et tout le monde peut être excellent muséographe. Donc partir plusieurs ensemble» (M. MAUSS, 1967:16).

RÉSUMÉ

Les agronomes ont fait appel à deux ethnologues pour effectuer une enquête sur les plantations paysannes de caoutchouc du Sud de la Thaïlande en préliminaire à un projet d'amélioration des systèmes de saignée de l'hévéa. Par des exemples concrets, l'auteur montre l'intérêt d'appliquer au développement les concepts et les outils de l'ethnologie en plus de ceux de l'agronomie. Dans un second temps, il s'interroge sur le caractère complémentaire de ces approches, l'une privilégiant l'aspect culturel, l'autre l'aspect technique. Il est conclu que, moyennant une bonne définition des devoirs de chacun, la participation de l'ethnologie ou plus généralement des sciences sociales, est susceptible de combler de nombreuses lacunes dans les programmes de développement.

MOTS-CLÉS

Agronomie - Ethnologie - Développement - Recherche-Développement - Projet de développement - Interdisciplinarité - Hévéa - Thaïlande.

INTRODUCTION : une démarche novatrice

La coopération entre agronomes et ethnologues est rarement observable sur le terrain, la place des économistes et des sociologues étant par ailleurs presque aussi réduite.

Faire appel à des ethnologues non seulement dans un projet de développement mais encore dans la phase précédente l'arrivée des agronomes a donc été une démarche doublement novatrice tentée par l'Institut de Recherches sur le Caoutchouc d'avril 1988 à novembre 1989 à propos des plantations paysannes d'hévéas du sud-est de la Thaïlande péninsulaire. De fait, dans cette région, les projets de développement

agricole tels les établissements de banques villageoises de riz, de coopératives de vente de caoutchouc ou d'ateliers d'amélioration de la qualité des feuilles de caoutchouc, sont régulièrement des échecs. Les raisons invoquées officiellement à cette «résistance paysanne» sont la langue, la religion et la culture (1). L'ethnologie fut donc considérée par les agronomes comme la discipline *ad hoc* pour effectuer le diagnostic global des lieux et faire ressortir les obstacles socio-culturels, éventuels freins ou catalyseurs d'un transfert de technique visant l'amélioration des systèmes d'exploitation de l'hévéa.

* En tant que troisième et dernier membre permanent de l'équipe du projet PSU-IRCA-CeDRASEMI dans le Sud de la Thaïlande, nous n'avons pris part qu'aux derniers six mois de l'enquête seulement mais avons tenu à compléter et à préciser certains points de l'article de Pierre Le Roux et Jacques Ivanoff, «Ethno-agronomie ou agro-ethnologie ? Réflexions sur une enquête dans les plantations villageoises de Thaïlande du Sud-Est». Il ne s'agit pas ici pour reprendre une expression célèbre de G. Condominas, d'«ethnographier les ethnographes», mais encore les agronomes, mais de témoigner d'une expérience de recherche interdisciplinaire «en pratique», c'est-à-dire par la cohabitation quotidienne des chercheurs. Ce papier constitue donc à la fois une première réponse à la vision ethnologique et un complément à l'élaboration de l'idée d'«ethno-agronomie». Puisse-t-il contribuer à amorcer dans ces Cahiers un dialogue également pratique ne se bornant pas aux seules disciplines ici présentes et auxquelles les chercheurs déclarent, parfois avec virulence, leur fidélité !

(1) «Résistance» par ailleurs largement étudiée puisqu'elle est le titre même d'un ouvrage : «Weapons of the Weak. Everyday Forms of Peasant Resistance» de J. SCOTT (1985). Nous rappelons que la population locale est en majorité musulmane et de culture malaise et que la région, héritage de l'ancien sultanat malais de Patani, est passée sous domination administrative siamoise depuis le début du siècle seulement.

I — LES APPORTS DE L'ETHNOLOGIE A LA RECHERCHE DÉVELOPPEMENT

1. Une fiabilité indéniable des données d'enquêtes

Tout en gardant la direction des opérations, que ce soit pour la définition de la problématique ou la mise au point de la méthode, les agronomes ont demandé à P. LE ROUX et J. IVANOFF de mettre en place et de gérer un vaste réseau de questionnaires techniques et économiques quotidiens (2). Ce réseau a permis l'expression de résultats fiables et qui ne seraient pas apparus aussi clairement dans une étude limitée à quelques laboratoires villageois. Les données collectées par les ethnologues et analysées par les agronomes ont remis en cause la problématique initiale de recherche et ont permis de renouveler la connaissance des systèmes d'exploitation hévéicoles locaux : faible nombre annuel de saignées pour des fréquences qualifiées de quotidiennes, intensité réelle de saignée du même ordre que celle des systèmes recommandés mais basée sur un équilibre exploitation-saignée radicalement différent, forte variabilité des rendements qui en moyenne dépassent le niveau des plantations industrielles, durée de vie des arbres souvent supérieure à 25 ans, absence de relation statistique directe entre les fréquences de saignée et de vente des feuilles de caoutchouc laminées et séchées à l'air libre (3)... (BESSON, 1990 ; BESSON, LE ROUX *et al*, 1991 ; LE ROUX, IVANOFF *et al*, 1991). Les biais toujours existant au niveau des exploitations ou des villages ont été explorés ; les résultats obtenus ont été comparés avec d'autres sources et ne sont pas en désaccord avec une moyenne nationale très faible mais incluant environ 40% de surfaces non productives (4) (ORRAF, 1982 et 1988 ; Banque Mondiale, 1986 ; DOA, 1991).

De même à partir du diagnostic des ethnologues, les agronomes devaient déduire une liste de problèmes à résoudre et formuler des propositions adaptées au milieu naturel et humain. L'implantation d'essais a été d'emblée programmée afin de comparer aux systèmes paysans de nouveaux modèles d'exploitation de l'hévéa plus productifs par heure de travail et moins consommateurs d'écorce. En pratique, les résultats des enquêtes quotidiennes et des entretiens avec les planteurs n'ont été validés définitivement par les

agronomes que parce qu'ils ont été confirmés par des mesures instrumentales directes de la production. Ils ont conduit, alors seulement, à une redéfinition de la problématique et à un allègement du programme de recherche.

2. Une meilleure compréhension de l'organisation de l'espace

L'approche ethnographique, notamment par la longue durée et la méthode linguistique, a permis de découvrir de nombreuses croyances et coutumes locales. Loin d'être toujours anodines, ces pratiques agricoles peuvent se révéler des paramètres importants et expliquer en partie la gestion du terroir : les espaces habités et les rizières s'imbriquent intimement alors que les plantations d'hévéas sont repoussées à la lisière des villages, sorte de mémoire d'un espace inhospitalier et dangereux encore à peine colonisé. Une simple lecture du paysage n'aurait révélé qu'une organisation évidente en fonction du relief : les terres basses et inondables en rizières, les maisons, leurs puits et leurs jardinets se rapprochant au plus près des bas-fonds pour profiter de l'eau, enfin les hévéas sur les terres hautes parce que non inondables et constituant le seul espace disponible pouvant être défricher.

Certaines plantes n'ont apparemment aucune fonction productive et semblent être le reliquat d'un système peu intensif : ainsi des cultures intercalaires de l'hévéa, tels l'ananas ou le bananier, que l'agriculteur conserve jusqu'à plus de dix ans après leur plantation et alors même que les hévéas sont exploités et que leurs couronnes devraient recouvrir entièrement le sol. Il faut pourtant savoir que ces plantes si communes, outre les quelques fruits encore produits, ont des utilisations presque quotidiennes : les feuilles de bananiers pour l'emballage des fruits ou des desserts et, lorsqu'elles ont été séchées, pour rouler les cigarettes ; le jus extrait des feuilles d'ananas est un ténifuge puissant pour les enfants.

L'horaire et la direction cardinale pour pénétrer dans une plantation d'hévéas ne sont pas aléatoires : on n'entre pas dans la parcelle par l'ouest si, en bordure, il s'y trouve des espèces de nitta, de tamariniers ou encore un djenkol (5). Le pasteur n'emmène pas paître son troupeau sur une rizière abandonnée si un jeune

(2) Quatre-vingt-treize planteurs dans douze villages répartis sur quatre provinces (Patani, Yala, Narathiwat et le Sud de Songkla), soit de l'ordre de mille deux cents kilomètres pour faire un tour complet de collecte de données et ce mensuellement pendant une année complète par plantation. Même si les ethnologues ont recruté deux assistants dans chaque village, on comprendra que ce réseau ait pu absorber la majeure partie de l'énergie des chercheurs au détriment d'une enquête approfondie de type ethnographique.

(3) Ceci n'exclue pas localement une relation statistique plus ou moins directe entre les besoins quotidiens de trésorerie et la vente de caoutchoucs dit "secondaires", c'est-à-dire produit par la coagulation spontanée du latex au champ ou pendant le transport (fonds de tasse, sernamby, caoutchoucs d'écorce et de terre, caogulats divers).

(4) C'est-à-dire plantées de clones immatures (la mise en exploitation est conseillée lorsque les arbres ont atteint l'âge de sept ans) et de *seedlings* temporairement ou définitivement abandonnés.

(5) Nita = *Parkia speciosa* Hassk. (*Peté* en malais local, *Sato* en thaï) et *Leucaena leucocephala* De Wit. (*Peté rigé* en malais local, *Krathinthaï* et *Sato* en thaï) ; Tamarinier = *Dialium cochinchinense* Pierre ou *Dialium indum* Linn. (*Yi* en malais local, *Khlang* en thaï) ; Djenkol = *Archidendron jiringa* Nielsen ou *Pithecellobium jiringa* Prain. (*Nieng* en malais local, *Chanlang* en thaï). Palmier à huile = *Borassus flabellifer* Linn. Respectivement : kapokier = *Bombax ceiba* Linn., Durian = *Durio zibethinus* Linn., Coronolier = *Annona muricata* Linn., Jacquier = *Artocarpus heterophyllus* Lamk., Anacardier = *Anacardium occidentale* Linn. et Pin = *Pinus khasya* Royle ou *Pinus merkussi* Jungh & de Vriese.

cocotier y a été planté... Un signe naturel (pierre enterrée, pailles de riz entrecroisées, épiderme de noix de coco planté sur un bâton, stypes et palmes de palmier à sucre (5)...) ou artificiel (ficelle, sac plastique...) placé au milieu d'un champ est une interdiction magique puissante (IVANOFF, 1989). La prise en compte de certaines pratiques, anecdotiques en première approche, donne pourtant des indices sur l'histoire agraire : en lieu et place d'un dourian (5) ou d'un kapokier abattu de longue date, d'un corossolier, d'un jacquier voire même d'un anacardier ou d'un pin suivant le terroir, on trouve une sorte d'épouvantail, un ou plusieurs demis endocarpes de noix de coco suspendues, une ficelle accrochée à une branche voisine... Ces signes pour le moins insolites, voire éclectiques, sont parfois le sceau d'une ancienne forêt jardinée, d'une agro-forêt à base de dourians ou encore d'un verger d'arbres fruitiers divers (6). Tous ces arbres, sans compter de nombreuses espèces de *Ficus* et de *Dipterocarpus*, ont en effet des statuts particuliers : lieu de résidence des "bons esprits", protection contre les "mauvais esprits", propriétés médicinales naturelles (antipaludéen, antidiarrhéique, contre les maux d'estomac, la dysenterie, les rhumatismes...), propriétés magiques surnaturelles, et parfois même insecticide ou fertilisant !

3. Une meilleure compréhension des réalités agronomiques

Les agriculteurs n'ont pas commencé le repiquage d'une partie des rizières alors que l'autre est presque totalement repiquée. Problème d'eau, de main-d'œuvre ? Peut-être pas seulement, parce que le *bomo* (7) n'a pas encore célébré la nouvelle saison en allant repiquer lui-même plusieurs plants symboliques dans le coin le plus à l'est de ses parcelles, proclamant ainsi en pratique les bans d'ouverture du repiquage (IVANOFF, 1991). De tels éléments peuvent influencer l'organisation de la production et par voie de conséquence les niveaux de productivité. De même pour la moisson, il s'agit pour le propriétaire de la rizière et lui personnellement d'aller chercher avant l'aurore les grains mûrs des neufs plants précédemment cités et de les rapporter sans être vu dans son grenier. C'est alors seulement que les travaux pourront commencer.

Le *kae*, petit couteau traditionnel pour récolter le paddy, est un véritable blasphème contre la productivité, puisqu'il ne permet de couper les panicules qu'un par un, alors que la faucille existe et est par ailleurs utilisée. Mais il permet de moissonner en cachant la lame destructrice des inflorescences symboliques de la vie. Le *kae* est lui-même inséparable du vase de bronze

faisant office de réceptacle à l'"âme" du riz et qu'on trouve presque inéluctablement dans tous les greniers à riz (IVANOFF, 1991). Pourquoi ? Pourquoi une partie du riz est-elle conservée dans le grenier et ne sera jamais consommée, nous dit-on ? Mais on pourra rétorquer et croire qu'en cas de disette, cette nourriture existe...

Les interdits et les obligations relatifs aux rizières sont souvent des solutions à des problèmes qui ne sont pas nécessairement formulés consciemment : le riz "rouge" est le plus souvent utilisé pour l'ouverture des bans de culture et de fait ses dates de semis et de repiquage sont précoces. D'ailleurs comment en serait-il autrement ? La variété "blanche" et les variétés "salil" et "luk nak" forment la nourriture quotidienne ; la première est de saison tandis que les deux dernières sont tardives... Le relevé et l'utilisation des dénominations locales a une grande valeur pour apprendre les exigences en eau ou en lumière des variétés traditionnelles cultivées... Si les pratiques paysannes sont de simples convictions irrationnelles, il faut chercher à comprendre pourquoi. Lorsque ce sont de véritables sciences, il importe de les connaître. Cette prise en considération du côté mythique et culturel, de l'"intérieurité" des choses comme le soulignent les sciences ethnologiques — c'est-à-dire à partir d'une vision de l'intérieur de la société à poser ensuite au regard de notre propre système de pensée et de classification — a donné des indices de recherche agronomique importants pour le développement.

4. Une meilleure compréhension des réalités sociales

Les ethnologues se situent à l'interphase des discours des techniciens vulgarisateurs et des savoirs indigènes. Ils font par définition une place de choix à l'étude des relations sociales et en cela peuvent prévenir des obligations auxquelles l'agronome devrait se conformer : par exemple, sa participation à des célébrations ostentatoires comme les mariages et les fêtes de mosquée au cours desquelles le partage de la nourriture est particulièrement important... ou inversement son absence lorsque les fêtes sont religieuses et que la nourriture ne doit pas être partagée avec des "incroyants" (8).

Dans les villages enquêtés, les conseils de P. LE ROUX et J. IVANOFF ont contribué à une plus grande prise en compte des autorités locales administratives, (notamment les *kamnan* (9) et les maires), et religieuses, (l'imam et ses adjoints). A chaque séjour, et particulièrement lorsqu'un visiteur étranger était de

(6) On retrouve assez régulièrement les associations de dourians, de lansium et leurs variétés locales, *longkong*, *lasak* et *duku* (*Lansium domesticum* Hutchison, *Aglaiia domestica* Polleg. et *Aglaiia dookoo* Griff), ramboutaniers (*Nephelium lappaceum* Linn.) et mangoustaniers (*Garcinia mangostana* Linn.).

(7) A la fois médecin naturel, sorcier et chamane local.

(8) Nous rappelons que malgré tous les exemples d'animismes précédemment cités, la religion dominante est l'islam.

(9) Equivaut à un shérif à l'échelle du *tambon*, un regroupement administratif d'une huitaine de villages.

passage, les présentations étaient faites ou du moins nous montrions clairement notre souci de les faire. Et c'est de fait en les consultant régulièrement et en les respectant que ces autorités se sont avérées être des moteurs indispensables à l'opération et des centres décisionnels incontournables. L'adhésion du fils du *bomo* à la campagne d'essai a donné un stimulus fondamental pour la réussite du projet. Les liens développés avec les employés de l'office agricole du district ont également donné une confiance certaine aux planteurs et ont solidifié le groupe de base des paysans "progressistes" qui ont effectué les essais. Un commerçant local intéressé par nos propositions mais initialement très fermé, s'est révélé le plus fervent admirateur des courbes de production quotidienne au point qu'il aurait souhaité continuer avec nous le modèle introduisant une augmentation de la productivité du travail et un plus à gagner, alors que son métayer, chomeur un jour sur deux (10) et à qui personne n'a proposé d'autres plantations à saigner, n'était pas du même avis...

B. MARTINELLI expose que « *la possession du savoir technique est indissociable du savoir/pouvoir social* » et que « *la technologie est l'un des éléments privilégiés dans les rapports de pouvoir* » (MARTINELLI, SERPENTIE, 1987). L'observation des savoirs, des savoir-faire et des savoir-vivre font de l'homme ordinaire en apparence, un sage écouté au sein de la communauté villageoise et respecté par l'ensemble de la société. C'est un décideur et un intermédiaire obligatoire pour qui souhaite intervenir et agir. Les causes des échecs des projets de développement sont de plus en plus recherchées dans le manque de compréhension des "pratiques" paysannes, une carence qui résulte de la négligence de leur importance voire la négation de leur existence-même. Au mieux, cela conduira à l'échec du projet et au constat de "résistance paysanne", mais au pire peut déclencher une véritable bataille entre partisans de la tradition et adeptes du développement, "conservateurs" et "modernistes", pour la régence des nouveaux savoirs et troubler ainsi la paix civile.

Subconséquemment, il n'est pas possible d'ignorer notre responsabilité d'agronome dans notre discours aux agriculteurs sur les "transferts de technologie" et de ne pas prendre en compte les deux dimensions sociales et culturelles dans un programme de développement. Pour ce faire, l'ethnologue — ou le sociologue — a des "outils" que l'agronome ne possède pas.

II — DÉVELOPPEURS ET ETHNOLOGUES, DES VISIONS PARFOIS ANTAGONISTES

1. Au-delà des clivages, les facettes d'une même réalité

A l'abord d'un village, l'agronome lit la dispersion et le type d'habitat, l'imbrication des terres cultivées avec les zones de pâture et de forêt ; l'ethnologue s'enquiert au sujet du vieux forgeron, un homme qui possède le secret du feu et de la transmutation des métaux, à la fois sorcier, magicien et jouant le rôle du héros civilisateur. Sur la diguette des rizières, l'œil agronomique cherche les canaux d'irrigation et de drainage tandis que son homologue ethnologique est à l'affût du moindre indice permettant de déceler l'"âme" du riz. A l'échelle de la famille, les migrations temporaires entre un village rizicole de plaine et un village hévéicole de montagne sont fréquentes ; elles peuvent être considérées sous un angle agricole, la nécessité de cultiver l'aliment de base qu'est le riz, ou sous un angle social, le réseau de parenté sur lequel reposent les échanges matrimoniaux. Qui a raison de l'agronome et de l'ethnologue ? Est-il possible de hiérarchiser les aspects culturels et culturels ?

Différentes facettes d'une même réalité peuvent surgir avec plus ou moins d'évidence selon l'angle d'observation. Les deux conceptions de l'espace, l'une comme un simple cadre physique à lire et parfois à améliorer, l'autre comme un réseau complexe de relations sociales dont l'étude est inséparable de leur contexte religieux et surnaturel, se sont avérées complémentaires, montrant l'intérêt d'un travail en équipe. Même si les chercheurs étaient conscients de la faiblesse de la problématique "techniciste" ou "socio-culturelliste" initiale, les présuppositions n'en ont cependant pas moins existé et ont été utiles pour trouver une porte d'entrée, servant en quelque sorte de pense-bêtes à l'enquête. Loin d'en nier l'existence ou de défendre telle discipline comme clé universelle susceptible d'ouvrir toutes les portes, c'est en *pratique*, l'addition de différents trousseaux de clés, la confrontation de différentes approches — voire de différentes éthiques — tantôt simultanément tantôt successivement, avec la surcharge et les exigences humaines inhérentes à ce type de travail, qui ont permis de pénétrer puis de cerner le monde étudié.

2. "Stratège de l'effcience" et "mémoire de l'ethnie"

Comment faire participer un ethnologue à une opération de développement sans l'enfermer dans un

(10) Exactement une diminution de 40 % du nombre annuel de saignées (en moyenne 130 saignées en fréquence dite "un jour sur deux" et 218 saignées en fréquence dite "quotidienne").

cadre strict et par voie de conséquence, focaliser ses efforts à détruire ce cadre ? L'objectif du développement, trop souvent confondu avec la stricte croissance économique, est schématiquement d'élever le bien-être général des populations à faibles revenus. Ceci implique donc la répartition au présent des bénéfices de la croissance mais aussi en tenant compte des générations futures ce que nous pourrions appeler la croissance et la reproduction de la croissance. Les conditions *sine qua non* du bien-être étant souvent et avant tout d'avoir "le ventre plein et la bourse pleine", l'objectif du développement agricole est une amélioration, d'une part des productions alimentaires, et donc du niveau nutritionnel des paysans, et d'autre part des productions commerciales, moyens par définition d'obtenir des espèces sonnantes et trébuchantes.

Ainsi l'agronome a pour mission de comprendre l'objet, la technique, la société en intervenant *de façon dynamique* pour que des changements concrets se produisent, étant en quelque sorte le "stratège de l'efficacité". Comme l'expose le Vice-Premier Ministre de Malaisie à propos des *Orang Asli*, chasseurs-collecteurs aborigènes des massifs montagneux des Kalakiri : « *Si nous ne leur apportons pas le développement, on dira que nous les avons laissés de côté, mais si nous les développons, les mêmes diront que nous avons détruit leur culture et leur façon de vivre* » (11) (New Straits Times, 1991). Inversement l'ethnologue souhaite observer un objet, une technique, une société, *de façon statique* et sans intervenir, étant en quelque sorte "la mémoire de l'ethnie". D'autres ont souligné ce paradoxe dans une formule de choc : il y a les « *hommes qui font mais qui ne pensent pas bien, homo faber non sapiens* », et « *ceux qui pensent bien mais ne font pas assez (...), des homo sapiens non faber* » (MUCHNIK, 1987).

3. "Agro-progressiste" soumis aux priorités politiques

L'économie est devenue une discipline dominante qu'on l'accepte ou non, ne serait-ce que parce que la réussite d'un pays est jugée en terme de croissance du produit national brut ou encore celle d'un agriculteur en terme de revenus. Le développement uniquement économique est celui qui domine actuellement dans la majorité des pays, qu'il soit prôné ou accepté par les gouvernements. La Thaïlande, pays exemplaire s'il en est de réussite aux yeux des instances financières internationales, n'a de cesse de faire valoir sur les scènes politiques intérieures et extérieures, cette image de « *croissance annuelle à deux chiffres* (12) » afin d'attirer les investisseurs étrangers potentiels et de servir de tête de pont auprès de ces voisins indochinois (13).

(11) Traduction de l'auteur.

(12) Les taux de croissance annuelle ont été de 13,2 % en 1988 et 12,2 % en 1989. Sur la période 1985-89, leur moyenne s'établit à 9,95 % (Asia Yearbook, 1991 : 7 et 232).

(13) On se rappellera à ce sujet l'un des principaux leitmotivs de l'ancien premier ministre Chatichai Choonhawan, déposé par les militaires le 23 février 1991 "Transformer les champs de bataille en autant de places commerciales" ou de façon moins mercantiliste "Convertir la Péninsule d'Or [c'est l'appellation du pays dans certains écrits] en péninsule dorée".

Il convient de concéder que les résultats de cette politique d'assimilation des minorités apparaissent de plus en plus clairement au grand jour : entre autres, sédentarisation forcée des tribus nomades montagnardes ou maritimes dans des lieux ou "parcs" facilement accessibles au tourisme, scolarisation de tous les enfants obligatoirement en langue thaï, proscription de la plupart des publications en langues vernaculaires, interdiction d'ouverture de nouvelles écoles islamiques... C'est parfois aussi sous le motif du développement que des équilibres sont détruits : par exemple, mesures d'encouragement à la colonisation pour planter suivant les régions, manioc, canne à sucre, maïs, coton, hévéa... des cultures éminemment commerciales en Thaïlande et qui, en éclaircissant et en mitant les zones forestières ont une fonction dans ce qu'on appelle pudiquement la "sauvegarde de la sécurité nationale" et le "maintien de la stabilité politique"... L'agronome est au centre même du développement, cultivant nécessairement une vision moderniste et dynamique, voire "destructrice" et "isolationniste". Il n'a cure de défendre sa discipline puisque même régulièrement vilipendée, c'est une science par définition directement appliquée, ou plus ou moins directement applicable, au développement.

4. "Ethno-réactionnaire" en voie d'extinction

L'ethnologue se considère en porte-à-faux avec les objectifs d'amélioration des productions agricoles parce que, sur la forme, ils nient toute importance aux phénomènes de troc ou encore lient directement cultures vivrières et alimentation sans considérer l'organisation sociale de l'agriculture et la répartition des produits, et que sur le fond, c'est uniquement le bien-être *économique* des populations qui est en jeu. L'introduction de valeurs ou de techniques allochtones peut aboutir à une augmentation de la production agricole mais rend les exploitants dépendant d'intermédiaires et de marchés incontrôlables. Le développement devient synonyme d'hégémonie économique de la société dominante, d'acculturation et de disparition des groupes minoritaires, sorte de reformulation à l'échelle nationale et internationale des très anciens principes "vendre à crédit pour rendre dépendant" et "diviser pour mieux régner" en de nouveaux principes "intégrer à l'économie pour fidéliser" et "développer pour mieux régner" selon l'expression de J. Ivanoff.

C'est en définitive le respect de la différence qui est en jeu ; un développeur pourra comprendre socialement une minorité ethnique mais ne pas tenir compte des conséquences négatives lors de projets d'envergure régionale ou nationale. Un ethnologue fera le chemin inverse en allant au "peuple" et ne pourra accepter la

destruction de la différence et la marginalisation sous le couvert de priorités nationales ou de raisons d'Etat. L'ethnologue ne participe souvent pas au développement, cultivant une vision conservatrice et immobiliste, voire "archaïque" ou "folkloriste". S'il y participe, il défend bec et ongles sa discipline comme science fondamentale tout en essayant de préserver l'équilibre instable provoqué par sa condition de chercheur régulièrement incompris, et dont l'objet même d'étude est destiné à disparaître.

EN CONCLUSION, l'agronome et l'ethnologue, un mariage heureux...

Les travaux réalisés entre 1988 et 1991 ont permis d'établir une assise documentaire utile à la poursuite de toute recherche ultérieure et de mettre en place une véritable plate-forme internationale de coopération scientifique(14). L'Institut de recherches sur le caoutchouc a joué ici un rôle pionnier à trois niveaux : d'abord en initialisant l'étude d'une région d'Asie du sud-est, et même de Thaïlande, très mal connue et qui a débouché sur des travaux de référence ; ensuite, en faisant appel à des ethnologues pour l'établissement du diagnostic dans une opération véritablement interdisciplinaire ; enfin, en réalisant un projet pilote d'expérimentation-dialogue dans une région malaisée a priori et pourtant réceptive dans les faits. Ce rôle pionnier et novateur est tout à l'honneur de l'Institut et le résultat le plus probant, outre le bon accueil fait aux résultats dans divers colloques internationaux d'agronomie ou d'anthropologie, est l'implication active des universitaires thaïlandais à l'égard d'une telle opération de coopération (BESSON, LE ROUX et al, 1991).

L'apport d'un travail ethnologique, est à moyen terme au plus haut point utile pour, d'une part, préparer une intervention en harmonie avec la vie sociale et les aspirations des populations concernées et pour, d'autre part, restituer aux développeurs la perception que les agriculteurs ont de l'innovation proposée et l'évaluation critique qu'ils en font. Nous sommes convaincus qu'un projet de développement devrait prévoir l'intervention d'ethnologues et/ou de sociologues dans la phase de diagnostic et dans le suivi-évaluation de l'opération, nous rapprochant de l'idéal que concevait M. MAUSS. Il serait également bien entendu que les promoteurs des projets seraient libres et responsables de ne pas tenir compte des avis émis, autrement dit que la décision ultime appartiendrait aux financeurs et à ceux désireux de "changer les choses"... Les acteurs de la recherche-développement sont-ils prêts à soutenir le défi de l'"ethno-agronomie" ?

(14) Il s'agit du projet "grand sud" entre le Centre National de la Recherche Scientifique et l'Université Prince de Songkla.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Asia yearbook, 1991. Asia yearbook 1991. In: *Far Eastern Economic Review, Hongkong*, 240 p.

Banque Mondiale, 1986. Staff appraisal report. Thailand. Third rubber replanting project. *Projects Department, East Asia and Pacific Regional Office*.

BESSON, I., 1990. Questioning the prejudices against rubber "smallholders" in the far south of Thailand : The importance of a global approach to understand the diversity and rationality of rubber farmers. In: *Proceedings of Franco-Thai Workshop on Natural Rubber «Tapping Practices on Smallholdings in Southern Thailand», 21-24 November 1989, Hat Yai/Patani, Thailand, Songkhla Rubber Research Centre, Hat Yai, Thailand*, 168 p.

BESSON I., LE ROUX P., IVANOFF J., 1991. Pour une innovation méthodologique : La prise en compte du savoir autochtone des planteurs d'hévéa du sud de la Thaïlande. *Communication à la "Réunion des agro-économistes du CIRAD et de l'ORSTOM en Asie du Sud-Est", 18 janvier, Jakarta, Indonésie*, 6 p., multigr.

Department of Agriculture (DOA), 1991. Thailand Rubber Statistics. *Bangkok: Rubber Research Institute, Ministry of Agriculture and Cooperatives. Vol. 20, N° 1, 41 p.*

LE ROUX P., IVANOFF J., BESSON I., BAMROONGRUGSA N. 1991. The Golden Forests. Report of an Anthropological, Socio-economic and Technical Survey on Rubber Plantations in the Provinces of Patani, Yala, Narathiwat and Songkla (Southern Thailand). April 1988-December 1989. *Patani : Prince of Songkla University-IRCA-CeDRASEMI. 3 vol, 689 p.*

Office of the Rubber Replanting Aid Fund (ORRAF), 1983. Report. Socio-economic survey of rubber smallholders. 1982-83. *Bangkok: Ministry of Agriculture and Cooperatives, 42 p., multigr.*

Office of the Rubber Replanting Aid Fund (ORRAF), 1988. Report. Socio-economic survey of rubber smallholders. 1988. *Ministry of Agriculture and Cooperatives, Bangkok, 49 p., multigr.*

MARTINELLI, B., SERPENTIE, G. 1987. «La confrontation paysans-aménageurs au Yatenga. Analyses d'un agronome et d'un ethnologue». In: *Les Cahiers de la Recherche Développement*, 14-15, juin-septembre, pp 29-52

MAUSS M., 1947. Manuel d'Ethnographie. *Paris : Payot, ("Petite Bibliothèque Payot", 102), réed. 1967, 262 p.*

MUCHNIK J. 1987. Ethnologie des techniques et technologie des ethnies. Analyse d'un cas : la fabrication du sucre de sève de palme en Thaïlande. In: *Techniques et culture*, 9 : 65-85.

New Straits Times, 1991. We know how to govern, says DPM [Deputy Prime Minister Encik Abdul Ghafar Baba at the launching of The Arts of The Orang Asli exhibition at Muzium Negara] , 6 Novembre.

SCOTT, J. C. 1985. Weapons of the Weak. Everyday Forms of Peasant Resistance. *New Haven & London Yale University Press.*